

PRIX LOUIS-GUILLOUX DES JEUNES 2026

Eline Roussel et Lynda Khalès

Élèves de quatrième, collège Jules Lequier, Plérin

Désolé

Jean-Marc marchait vers son logis, il passait toujours par les quais de la Seine, il adorait voir le fleuve surtout quand il était troublé. Il prenait le temps de se poser sur un banc et le contemplait pendant qu'il remuait ses pensées intérieures, il n'aurait jamais pensé qu'un jour il serait dans cette situation. Son professeur le touchait profondément. Il reprit la route vers le bâtiment où il habitait depuis qu'il était venu au monde. De retour chez lui, il mangea le souper avec sa famille, son père dominait toujours la table par son regard imposant, sa mère ne disait rien comme une bonne femme soumise pour l'époque, son petit frère était calme et très silencieux, il n'était pas bon dans le travail manuel, donc il ne faisait pas la fierté de son père. Souvent rabaissé, sa mère le prenait sous son aile. Quand le père prit congé, le jeune homme rangea son assiette puis lut une œuvre de Victor Hugo, pendant une demi-heure et s'endormit. Dehors il faisait sombre, la nuit était tombée depuis des heures, le jeune homme dans son lit changeait de position constamment, repensant aux paroles de son ancien professeur. Il était venu le voir pour des conseils : il se demandait s'il devait s'engager dans l'armée.

« ... permettez à votre vieux maître qui encore une fois vous aime bien, permettez-moi de vous donner un bon conseil : n'entrez pas en lutte contre les puissances. Vous serez brisé... J'ai eu votre âge, j'ai connu vos révoltes, elles sont si naturelles ! Mais ce ne sont que des feux de paille, alors vous reviendrez comme j'en suis revenu moi-même. Et puis, voyons, mais voyons, chacun ne doit-il pas en ce moment ne penser qu'à son devoir ? Ne soyez pas trop ... poète ... » L'élève l'avait remercié et il était reparti vers sa maison. Après la nuit agitée, JeanMarc se réveilla avec la lumière du soleil qui pénétrait dans sa chambre par l'entrebâillement des volets. Il emmena son frère à l'école, qui était encore obligatoire pour son jeune âge.

— Je sais très bien que tu es troublé, tu fronces les sourcils et tu ne parles pas, ce qui n'est pas ton habitude, lui déclara son petit frère.

Il s'arrêta net.

— Je ne crois pas que ce soient des paroles que les enfants comme toi peuvent entendre.

— Tu crois que je n'entends rien, que je suis aveugle et sourd, je suis à côté de la chambre de nos parents, je les entends se disputer au sujet de la guerre.

— Tu n'as pas besoin de t'inquiéter pour ces choses-là, travaille et entre dans un travail que tu aimes.

L'inquiétude de son frère le travaillait, il n'avait pas pensé à sa famille, s'il choisissait de partir à la guerre il devrait quitter tout ce qu'il avait connu, sa famille, son école, ses amis... Justement ce soir là, il devait retrouver au bar du village son groupe d'amis qui s'était formé avec le temps.

Il ouvrit la porte ; dans la salle tamisée ses amis d'enfance étaient arrivés et avaient commandé des pintes de bière. Chloé ouvrit grand ses bras et accueillit son ami avec chaleur. Les discussions étaient aléatoires, mais le sujet de la guerre arriva très naturellement. Kay était un jeune homme très musclé, brun avec les yeux foncés, il venait d'une famille aisée ; pour lui, aller à la guerre était un devoir pour sa patrie et il voulait prouver qu'il était brave. Taylor avait les pensées inverses, pour lui il était impensable d'y aller, il ne pouvait pas quitter sa mère malade et sa petite sœur. Chloé qui était une amie très proche, exprima qu'elle aurait préféré y aller que de trouver un mari. Sa famille voulait qu'elle trouve une personne qui gagnait bien sa vie et qui aurait une place dans la société. En sortant du bar Jean-Marc n'était pas plus avancé, l'avis de ses amis l'avait encore plus embrouillé.

Jean-Marc prenait son petit déjeuner avant que son père l'appelle : il était l'heure de partir, sa mère l'embrassa fort et son petit frère sauta dans ses bras : « Je serai vite de retour, ne t'inquiète pas », le rassura son grand frère. Il déposa son bagage dans le coffre de la Chevrolet. La voiture était secouée par la route gravillonneuse, le jeune homme regardait le paysage : il voulait retenir ce trajet par cœur, il ne reviendrait pas de si tôt. Son père se gara sur le parking de la mairie et il prit le sac de son fils. Jean-Marc rejoignit son ami Kay, celui-ci le serra fort et le félicita d'avoir pris la bonne décision. Ils se mirent en ligne à côté des autres hommes. Pour cette occasion le maire était là et le drapeau du pays était levé. Le maire prononça un discours dans lequel il exprima son admiration pour ces jeunes et leur bravoure. Jean-Marc chercha du regard son père, ce dernier le regardait fièrement, ce qui le réconforta. Après ce discours enthousiaste, les jeunes hommes montèrent dans la camionnette. Pendant le trajet Jean-Marc repensa à la soirée où il avait annoncé son choix.

A son retour chez lui, sa mère lui avait posé plusieurs questions sur sa sortie avec ses amis. Alors il avait invité ses parents à s'asseoir. « J'ai pris ma décision, j'ai bien réfléchi et je sais les conséquences mais j'y vais, je vais à la guerre ». Sa mère avait fondu en larmes, son mari l'avait prise dans ses bras et l'avait réconfortée. Plus tard dans la soirée son père avait toqué à sa porte de sa chambre : « Ta mère est calmée, il lui faudra du temps pour accepter de perdre son premier fils mais elle est fière de toi, elle ne te le dira pas mais elle l'est et moi aussi d'ailleurs. » Il lui avait pris l'épaule : « bravo mon fils ». C'était le plus gentil compliment que son père lui avait fait, un des seuls.

En sortant du véhicule ils constatèrent qu'ils étaient arrivés dans un camp militaire. Ils auraient une formation de quelques mois. Ils dormaient sur de la paille, chaque jour était consacré à des entraînements intensifs, ils leurs apprenaient à être furtifs, à viser avec un fusil. Ces jours furent laborieux et exténuants. Ils ne restèrent qu'un mois dans ce camp puis on les emmena ensuite au front, où ils pourraient appliquer ce qu'on leur avait appris. Le champ de bataille était encore pire que dans l'imagination de Jean-Marc. Les soldats étaient coincés dans des tranchées. Ils ne dormaient plus beaucoup, les coups de feu et les bombes faisaient trop de bruit. Le jeune homme écrivait très peu de lettres à ses parents, il ne savait pas quoi leur dire et il était épuisé. Il restait à son poste toute la journée, debout, sa mitrailleuse lourde à la main. La nourriture était immonde, de la bouillie dans une boîte de conserve.

Les jours se confondaient, on était mardi ou jeudi 27 avril 1918, le ciel était gris foncé, Jean-Marc était à son poste comme d'habitude, il regardait dans son viseur, il aperçut une personne

courir ; sur son uniforme il y avait une broderie rouge et noire, il n'arrivait pas à voir le logo précisément. Mais il devina que ce soldat n'était pas dans la même unité que lui, il mit ses sens en alerte et appela un de ses camarades ; « oui, lui confirma celui-ci, tire c'est un ennemi ! ». Jean-Marc se concentra, son cœur battait très fort mais il n'arriva pas à appuyer sur la détente, son camarade insista et alors il tira. La balle arriva à toute vitesse dans le dos du soldat. Jean-Marc était bouleversé. Cette nuit-là il s'analysa : il n'arrivait pas à croire qu'il avait pu tuer un humain, il avait tué un simple humain qui avait sûrement une famille, peut-être même des enfants. Il aurait voulu en parler à Kay mais ce dernier avait été affecté à une autre section. Son camarade lui manquait énormément, sa famille, ses amis aussi. Il avait l'impression d'être dans un cauchemar et il se sentait très seul, comme si la vie le punissait.

Depuis le jour où il avait tué cet homme innocent, il était calme ; il restait dans la tranchée et s'occupait des différentes tâches. Pendant un belle journée claire qui redonnait le sourire et de l'espoir aux combattants, Jean-Marc écrivit une lettre à ses parents : il la remit au vaguemestre puis il grimpa sur le parapet pour atteindre le champ de bataille ; les soldats qui le virent essayèrent de l'en empêcher mais il les repoussa, il enjamba les fils barbelés et se dressa de toute sa hauteur sur le champ de bataille, qui était alors désert : personne ne s'aventurait sur ces mètres d'herbe mortels, il vit de petites silhouettes au loin et remarqua la balle qui arrivait droit devant lui, Jean-Marc crut que le temps avait ralenti et il put ressentir ce fameux phénomène de voir sa vie défilier devant ses yeux jusqu'à ce que la balle le frappe en pleine poitrine. Il tomba sur l'herbe, sa respiration ralentit jusqu'à ce qu'il ne puisse plus faire pénétrer l'air dans ses poumons.

L'homme se gara ; il sortit de la voiture, une enveloppe à la main, et toqua à la porte. Une femme âgée d'une quarantaine d'années l'ouvrit ; voyant l'inconnu elle appela son mari qui surgit aussitôt.

— Oui ? c'est pourquoi ?

— Vous êtes bien de la famille du jeune Jean-Marc qui s'est engagé dans l'armée le 17 avril 1917 ?

— Oui pourquoi, il est blessé ? questionna la femme

— Je suis désolé de vous annoncer cette nouvelle mais il est mort. Il s'est suicidé ; peut-être que vous aurez une explication dans cette lettre qui vous est destinée.

La mère de Jean-Marc était effondrée, elle fondit en larmes ; son père prit l'enveloppe qu'on lui tendait, il referma la porte. Il appela sa femme et son autre fils, ouvrit la lettre et lut à voix haute

« Papa, maman, Antoine, je suis désolé, vous êtes certainement très tristes que je ne sois plus là, mais je ne pouvais pas rester plus longtemps de toute façon, je serai mort au combat. Vous avez été mon soleil, ici c'est horrible et grâce à vous je suis resté courageux. C'est sûrement égoïste ce que je vous fais subir et vous pouvez m'en vouloir, je comprendrai, mais sachez que j'ai fait une chose affreuse et je ne pouvais vivre avec cette charge sur le cœur, j'ai tué un homme, peut-être un père de famille. Je m'en suis voulu énormément. Je ne peux pas vivre si vous et Kay n'êtes pas à mes côtés. Je veux que cette guerre finisse pour vous et pour tous les Français. Si je devais recommencer je ne changerai rien ; j'aime ma vie comme elle a été et être allé à la guerre n'est pas une erreur pour moi. Je veux que vous trouviez la force de vivre sans moi et que vous fassiez

preuve de courage, comparé à moi qui vous abandonne. Profitez de votre vie. Antoine, tu n'es qu'au début de la tienne, je ne veux pas que ma mort t'empêche de réaliser tes rêves, tu n'as qu'une vie alors profite-en. Dites à mes amis que je les aime et faites promettre à Chloé de se marier avec quelqu'un qu'elle aime parce qu'elle a le droit au bonheur. Je vous aime.

Jean-Marc »